

HANNAH  
ARENDT

**HUMANITÉ**  
**ET TERREUR**

PAYOT



Le charisme de Hitler ; l'art de terroriser les populations ; la responsabilité politique ; la destruction de la culture allemande ; le nationalisme et le fascisme ; l'« espace vide » dans lequel nous a laissés la Grande Guerre ; la pensée totalitaire ; la manière dont certains journalistes, historiens ou poètes, sont les gardiens de la vérité des faits : ce nouveau recueil de la grande philosophe, dont certains textes sont inédits en français, complète *La Philosophie de l'existence* et manifeste, à chaque page, ce qui l'anima toute sa vie : la passion de comprendre.

Hannah Arendt (1906-1975), l'une des plus importantes philosophes du xx<sup>e</sup> siècle, a consacré toute son œuvre à défendre la liberté de l'homme, penser le phénomène du mal et les totalitarismes. Elle est notamment l'auteur, aux Éditions Payot, de *La Philosophie de l'existence*, *La Nature du totalitarisme*, et *Justice et responsabilité*.

HANNAH ARENDT  
AUX ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

*À travers le mur. Un conte et trois paraboles, précédés  
de Notre enfant (par Martha Arendt)*  
*Heureux celui qui n'a pas de patrie. Poèmes de pensée*  
*Responsabilité et jugement*  
*La Philosophie de l'existence, et autres essais*  
*Humanité et terreur*  
*La Nature du totalitarisme*  
*Rahel Varnhagen. La vie d'une Juive allemande à l'époque  
du Romantisme*  
*« La philosophie n'est pas tout à fait innocente » (avec  
Karl Jaspers)*  
*Politique et pensée*  
*Correspondance avec Karl Jaspers, 1926-1969*  
*Considérations morales*  
*Le Concept d'amour chez saint Augustin*

Hannah Arendt

HUMANITÉ  
ET TERREUR

Et autres essais

*Traduit de l'anglais  
par Françoise Bouillot*

Payot

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

*Note de l'éditeur.* Les textes qui composent le présent ouvrage  
ont été publiés en 1994 dans *Essays in Understanding, 1930-1954*.

Conception graphique de la couverture : Cédric Scandella

© The Literary Trust of Hannah Arendt and Jerome Kohn, 2017

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017

pour la traduction française et la présente édition

ISBN : 978-2-228-92000-1

« Ce qui reste ?  
Il reste la langue maternelle »

Conversation avec Günter Gaus

*Le 28 octobre 1964, cette conversation entre Hannah Arendt et Günter Gaus, un journaliste célèbre qui allait occuper un poste important dans le gouvernement de Willy Brandt, fut diffusée à la télévision en Allemagne de l'Ouest. Cet entretien, qui reçut le prix Adolf Grimme, fut publié l'année suivante sous le titre « Was Bleibt ? Es bleibt die Muttersprache », in Zur Person, de Günter Gaus (Munich, 1965), et traduit en anglais par Joan Stambaugh.*

*Günter Gaus entame la conversation en disant que Hannah Arendt est la première femme à prendre part à la série d'entretiens qu'il dirige ; il précise aussitôt cette affirmation en notant qu'elle exerce « un métier très masculin » – celui de philosophe. Ce qui le conduit à sa première question : malgré toute la reconnaissance et le respect dont elle jouit, perçoit-elle « son rôle dans le cercle des philosophes » comme inhabituel ou particulier parce qu'elle est une femme ? À quoi Arendt répond :*

ARENDDT : Je crains de devoir m'élever en faux. Je n'appartiens pas au cercle des philosophes. Ma profession, si on peut la qualifier ainsi, est la théorie

politique. Je ne me sens pas philosophe, et je ne crois pas non plus avoir été acceptée dans le cercle des philosophes, comme vous avez la bonté de supposer. Mais pour en revenir à l'autre question que vous avez soulevée dans votre introduction : vous dites que l'on considère en général la philosophie comme un métier masculin. Elle n'est pas tenue de le rester ! Il est parfaitement possible qu'il y ait un jour une femme philosophe...

GAUS : Mais je vous considère comme une philosophe...

ARENDT : Eh bien, je n'y peux rien, mais selon moi, je n'en suis pas une. Pour ma part, j'ai dit adieu à la philosophie une bonne fois pour toutes. J'ai en effet étudié la philosophie, comme vous le savez, mais cela ne veut pas dire que j'aie poursuivi dans cette voie.

GAUS : J'aimerais que vous me disiez plus précisément quelle est la différence entre la philosophie politique et votre travail en tant que professeur de théorie politique.

ARENDT : L'expression « philosophie politique », que je préfère éviter, est extrêmement plombée par la tradition. Quand je parle de ces sujets, que ce soit au sein de l'université ou au-dehors, je précise toujours qu'il existe une tension vitale entre la philosophie et la politique. J'entends par là qu'entre l'homme en tant qu'être pensant et l'homme en tant qu'être agissant, il y a une tension qui n'existe pas dans la philosophie naturelle, par exemple. Comme tout un chacun, le philosophe peut être objectif à l'égard de la nature, et quand il exprime les réflexions qu'elle lui inspire, il parle au nom de toute l'humanité. Mais il ne peut pas être objectif ou neutre vis-à-vis de la politique. Pas depuis Platon !

GAUS : Je vois ce que vous voulez dire.

ARENDT : Il y a une sorte d'hostilité à l'égard de la politique sous toutes ses formes chez la plupart des



philosophes, à de très rares exceptions près. Kant est une exception. Cette hostilité est d'une extrême importance pour l'ensemble du problème, parce qu'il ne s'agit pas d'une question personnelle. Elle tient à la nature même du sujet.

GAUS : Vous ne voulez prendre aucune part à cette hostilité vis-à-vis de la politique, parce que vous pensez que cela risquerait d'interférer avec votre travail ?

ARENDT : « Je ne veux prendre aucune part à cette hostilité » – c'est exactement ça ! En somme, je veux porter sur la politique un regard qui ne soit pas brouillé par la philosophie.

GAUS : Je comprends. À présent, tournons-nous vers la question de l'émancipation de la femme. Cela a-t-il été un problème pour vous ?

ARENDT : Oui, bien sûr ; et le problème demeure en soi. Je me suis montrée en fait assez vieux jeu. J'ai toujours pensé qu'il existe certains métiers qui ne conviennent pas aux femmes, qui ne leur vont pas, si je peux m'exprimer ainsi. Ça ne va pas, ça fait bizarre quand une femme donne des ordres. Elle devrait éviter de se trouver dans cette situation si elle veut rester féminine. Je ne sais pas si je suis ou non dans le vrai à cet égard. Moi-même, j'ai toujours vécu en accord avec ce principe de façon plus ou moins inconsciente – ou, pour mieux dire, de façon plus ou moins consciente. Ce problème n'a joué aucun rôle pour moi personnellement. Pour dire les choses simplement, j'ai toujours fait ce que j'avais envie de faire.

GAUS : Votre œuvre – nous entrerons sans doute dans les détails plus loin – s'intéresse fortement à la connaissance des conditions dans lesquelles adviennent l'action et le comportement politique. Souhaitez-vous gagner une grande influence avec ces travaux, ou pensez-vous qu'une telle influence n'est plus possible de nos jours, ou tout simplement n'est-ce pas important pour vous ?

ARENDR : Vous savez, ce n'est pas une question simple. Pour être vraiment honnête, je ne peux que répondre : quand j'écris, je ne me préoccupe pas de la façon dont mon travail pourra affecter les gens.

GAUS : Et une fois que vous avez fini ?

ARENDR : Eh bien, j'ai fini. L'important pour moi, c'est de comprendre. Pour moi, écrire, c'est chercher cette compréhension, du moins une partie du processus de compréhension... J'arrive à formuler certaines choses. Si j'avais une assez bonne mémoire pour retenir vraiment toutes mes pensées, je doute que j'aurais jamais écrit quoi que ce soit : je connais ma paresse. Ce qui compte pour moi, c'est le processus de pensée lui-même. Du moment que j'ai réussi à penser quelque chose jusqu'au bout, je suis pour ma part pleinement satisfaite. Si ensuite je parviens à exprimer correctement mon processus de pensée au moment d'écrire, je m'en trouve également satisfaite.

Vous m'interrogez sur les effets de mon travail sur les autres. Si je peux me permettre une pointe d'ironie, c'est là une question d'homme. Les hommes se soucient toujours d'avoir de l'influence, mais moi, cela m'est assez extérieur. Est-ce que je me vois avoir une influence ? Non. Je veux comprendre. Et si les autres comprennent – dans le même sens que j'ai compris moi-même –, j'en retire un sentiment de satisfaction, comme quand on se sent bien chez soi.

GAUS : Avez-vous de la facilité à écrire ? Vous est-il facile de formuler des idées ?

ARENDR : Parfois oui, et parfois non. Mais en général, disons que je n'écris jamais avant de pouvoir écrire en quelque sorte sous ma propre dictée.

GAUS : Avant d'avoir déjà tout le texte en tête.

ARENDR : Oui. Je sais exactement ce que je veux écrire. Je ne rédige pas avant. Et puis, en général, je jette tout sur le papier d'un seul jet. Et ça va relativement vite,

puisque ça ne dépend plus alors que de ma vitesse de frappe.

GAUS : Votre intérêt pour la théorie politique, pour l'action et le comportement politiques est aujourd'hui au cœur de votre travail. À cet égard, ce que j'ai trouvé dans votre correspondance avec le Pr Scholem semble particulièrement intéressant. Vous y écriviez, si je peux vous citer, que « dans votre jeunesse, vous ne vous intéressiez ni à la politique ni à l'histoire ». Mme Arendt, en tant que Juive, vous avez émigré d'Allemagne en 1933. Vous aviez alors vingt-six ans. Votre intérêt pour la politique – c'est-à-dire la fin de votre indifférence à l'égard de la politique et de l'histoire – est-il lié à ces événements ?

ARENDE : Oui, bien sûr. L'indifférence n'était plus possible en 1933. Elle n'était déjà plus possible avant cette date.

GAUS : Pour vous aussi ?

ARENDE : Oui, évidemment. Je lisais attentivement les journaux. J'avais des opinions. Je n'appartenais à aucun parti, et je n'en avais pas besoin. Dès 1931, j'étais intimement persuadée que les nazis allaient prendre le pouvoir. J'avais sans cesse des disputes à ce sujet, mais je ne m'y suis réellement intéressée de façon systématique qu'au moment d'émigrer.

GAUS : J'ai une autre question sur ce que vous venez de dire. Si vous étiez convaincue que les nazis allaient fatalement prendre le pouvoir, ne vous sentiez-vous pas tenue de faire quelque chose pour l'empêcher – adhérer à un parti par exemple – ou pensiez-vous que cela n'avait déjà plus de sens ?

ARENDE : Personnellement, je pensais que cela n'avait pas de sens. Si je l'avais pensé – c'est très difficile de dire tout cela après coup –, j'aurais peut-être fait quelque chose. Mais je pensais que c'était sans espoir.

GAUS : Vous rappelez-vous un événement précis qui ait marqué le début de votre intérêt pour la politique ?

ARENDE : Je dirais le 27 février 1933, l'incendie du Reichstag, et les arrestations illégales qui ont suivi la nuit même. Leur fameuse « détention préventive ». Comme vous le savez, les gens ont été emmenés dans les caves de la Gestapo ou dans des camps de concentration. Ce qui s'est passé alors était monstrueux, mais a désormais été éclipsé par tout ce qui s'est passé depuis. Ce fut un terrible choc pour moi, et, de ce moment, je me suis sentie responsable. Je ne pensais plus que l'on pouvait rester un simple spectateur. J'ai essayé d'apporter mon aide de diverses façons. Mais ce qui m'a fait réellement sortir d'Allemagne – s'il faut en parler ; je ne l'ai jamais dit parce que c'est sans importance...

GAUS : Dites-le-nous, je vous en prie.

ARENDE : J'avais l'intention d'émigrer de toute façon. J'ai immédiatement pensé que les Juifs ne pourraient pas rester. Je n'avais pas l'intention de me balader en Allemagne comme une sorte de citoyenne de seconde zone, sous quelque forme que ce soit. En outre, j'estimais que les choses ne feraient qu'empirer. Mais pour finir, je ne suis pas partie d'une façon si paisible. Et je dois dire que j'en retire une certaine satisfaction. J'ai été arrêtée, j'ai dû quitter le pays clandestinement – je vais vous raconter cela dans un instant – et ce fut une gratification pour moi. Je me disais qu'au moins j'avais fait quelque chose ! Au moins, je n'étais pas « innocente ». Personne ne pourrait dire cela de moi !

L'organisation sioniste m'a donné ma chance. J'étais une amie proche de certains de ses leaders, à commencer par son président de l'époque, Kurt Blumenfeld. Mais je n'étais pas sioniste. Et les sionistes n'ont pas non plus tenté de me convertir. Pourtant, dans une certaine mesure, j'étais influencée par eux : surtout par la critique, l'autocritique que les

sionistes diffusaient parmi les Juifs. J'étais influencée et impressionnée, mais politiquement je n'avais rien à voir avec le sionisme. Donc, en 1933, Blumenfeld et un autre dont le nom ne vous dirait rien sont venus me trouver pour me dire : nous voulons faire un recueil de toutes les déclarations antisémites énoncées dans des circonstances ordinaires. Dans les clubs, par exemple, dans toutes sortes de clubs professionnels, de journaux professionnels – en bref, le genre de choses qui ne sont pas connues à l'étranger. Établir un recueil de ce genre à cette époque, c'était se lancer dans ce que les nazis appelaient la « propagande de l'horreur ». Aucun sioniste ne pouvait le faire, parce que s'ils étaient découverts, l'organisation tout entière y passait. [...] Ils m'ont demandé : « Vous êtes prête à le faire ? » Et j'ai répondu : « Bien sûr. » J'étais très contente. D'abord, cela me paraissait une idée très intelligente, et ensuite, cela me donnait le sentiment qu'on pouvait faire quelque chose, malgré tout.

GAUS : Votre arrestation était-elle liée à ce travail ?

ARENDT : Oui. J'ai été découverte. J'ai eu beaucoup de chance. Je suis sortie au bout de huit jours parce que je m'étais fait un ami du policier qui m'avait arrêtée. C'était un type charmant ! Il avait été promu de la police criminelle à une section politique. Il ne savait absolument pas quoi faire. Qu'était-il censé faire ? Il ne cessait de me répéter : « En général, j'ai quelqu'un là, en face de moi, je consulte son dossier, et je sais de quoi il s'agit. Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de vous ? »

GAUS : C'était à Berlin ?

ARENDT : C'était à Berlin. Malheureusement, j'ai dû lui mentir. Je ne pouvais pas risquer que l'organisation soit découverte. Je lui ai raconté des tas d'histoires, et il répétait : « Je vous ai fait entrer ici. Je vous en ferai sortir. Ne prenez pas d'avocat ! Les Juifs n'ont pas d'argent en ce moment. Gardez votre

argent ! » Entre-temps, l'organisation m'avait trouvé un avocat. Par des membres, bien sûr. Et j'ai renvoyé cet avocat. Parce que l'homme qui m'avait arrêtée avait un visage si ouvert, si franc. Je lui faisais confiance, et je me disais que j'avais bien plus de chances avec lui qu'avec un avocat qui était lui-même mort de peur.

GAUS : Et vous êtes sortie de là et vous avez pu quitter l'Allemagne ?

ARENDT : Je suis sortie, mais j'ai dû passer la frontière clandestinement... J'étais toujours sur la liste des gens recherchés.

GAUS : Dans cette correspondance avec Scholem, vous rejetez clairement comme superflu son avertissement de ne jamais oublier votre solidarité avec le peuple juif. Vous écrivez – je vous cite à nouveau : « Être juive fait partie pour moi des faits indubitables de ma vie, et je n'ai jamais rien voulu changer à ce fait, pas même dans mon enfance. » J'aimerais vous poser quelques questions à ce sujet. Vous êtes née en 1906 à Hanovre ; votre père était ingénieur, et vous avez grandi à Königsberg. Vous vous rappelez ce que c'était pour un enfant dans l'Allemagne d'avant-guerre de venir d'une famille juive ?

ARENDT : Je serais bien incapable de donner à quiconque une réponse à cette question. Dans mon souvenir, je n'ai pas appris de ma famille que j'étais juive. Ma mère n'avait absolument aucune religion.

GAUS : Votre père est mort jeune.

ARENDT : Mon père était mort jeune. Tout cela semble si étrange. Mon grand-père était président de la communauté juive libérale, et c'était un fonctionnaire de Königsberg. Je viens d'une vieille famille de Königsberg et pourtant, le mot « Juif » n'a jamais été prononcé quand j'étais enfant. Je l'ai rencontré pour la première fois par le biais des remarques antisémites

– inutile de les répéter – des enfants dans la rue. Après cela, je pense que j’ai été « éclairée » si l’on peut dire.

GAUS : Ce fut un choc pour vous ?

ARENDT : Non.

GAUS : Est-ce que vous vous êtes dit : « Désormais, je suis une personne à part » ?

ARENDT : C’est une autre question. Ce ne fut pas du tout un choc pour moi. Je me suis dit : « C’est comme ça. » Ai-je eu le sentiment d’être à part ? Oui ! Mais à présent, je ne serais plus capable de vous démêler tout cela.

GAUS : En quoi vous sentiez-vous différente ?

ARENDT : Objectivement, je pense que c’était lié au fait d’être juive. Par exemple, étant enfant – cette fois j’étais un peu plus âgée –, je savais que j’avais l’air juive. Je n’avais pas la même tête que les autres enfants. J’étais très consciente de cela. Mais pas d’une façon qui me donnait un sentiment d’infériorité : c’était simplement comme ça. Et puis, aussi, ma mère, qui était mon foyer, en quelque sorte, sortait un peu de l’ordinaire. Il y avait tellement de choses différentes chez nous, même par rapport aux foyers des autres enfants juifs, ou même d’enfants qui étaient de notre famille, qu’il était difficile pour un enfant de comprendre exactement ce qu’il y avait de si particulier.

GAUS : Je voudrais que vous élucidiez un peu ce que votre foyer avait de particulier. Vous avez dit que votre mère n’avait jamais jugé nécessaire de vous expliquer votre solidarité avec la judaïté jusqu’à ce que vous la rencontriez dans la rue. Votre mère avait-elle perdu ce sentiment d’être juive que vous revendiquez pour vous-même dans votre lettre à Scholem ? Cela ne jouait-il plus aucun rôle pour elle ? Était-elle pleinement assimilée, ou du moins le croyait-elle ?

ARENDT : Ma mère n’était pas très portée sur la théorie. Je ne pense pas qu’elle ait eu d’idées spécifiques sur la question. Elle-même venait du mouvement

social-démocrate, du cercle du *Sozialistische Monatshefte*, comme mon père. Cela ne jouait aucun rôle pour elle. Bien sûr, elle était juive. Elle ne m'aurait jamais fait baptiser ! Je pense qu'elle m'aurait envoyé une paire de claques si elle avait découvert un jour que je niais être juive. C'était impensable. Hors de question ! Mais cette question était naturellement bien plus importante dans les années 1920, quand j'étais petite, que ça ne l'avait été pour ma mère. Et quand je suis devenue adulte, c'était bien plus important pour ma mère que ça ne l'avait été plus tôt dans sa vie. Mais cela tenait aux circonstances extérieures.

Moi-même, par exemple, je ne crois pas m'être jamais considérée comme allemande – au sens d'appartenir à un peuple, qui n'est pas la même chose qu'être un citoyen, si je peux faire cette distinction. Je me rappelle avoir discuté de cela avec Jaspers vers 1930. Il disait : « Évidemment que tu es allemande ! » et je répondais : « Tout le monde peut voir que je ne le suis pas ! » Mais cela ne me dérangeait pas. Je n'avais pas le sentiment que cela signifiait être inférieur. Pas du tout. Et pour en revenir à ce que mon foyer avait de si particulier : tous les enfants juifs rencontraient l'antisémitisme. Et cela empoisonnait l'esprit de beaucoup d'entre eux. La différence pour nous, c'était que ma mère avait toujours été convaincue qu'il ne faut pas se laisser atteindre. Il faut se défendre ! Quand mes professeurs faisaient des remarques antisémites – en général pas à mon sujet, mais à propos d'autres filles juives, des élèves de l'Est en particulier –, je devais me lever aussitôt, quitter la classe, rentrer à la maison et tout lui rapporter dans les moindres détails. Ma mère écrivait alors l'une de ses nombreuses lettres recommandées, et pour moi, la question était totalement réglée. J'avais droit à un jour d'école en moins, et c'était fantastique ! Mais quand ça venait des enfants, je n'avais pas le droit d'en parler à la maison. Ça ne comptait pas. Il fallait



se défendre toute seule contre ce qui venait des enfants. Donc ces questions n'ont jamais été un problème pour moi. Il y avait des règles de conduite qui me permettaient de garder ma dignité, et j'étais protégée, totalement protégée, à la maison.

GAUS : Vous avez étudié à Marbourg, à Heidelberg et à Freiberg avec les professeurs Heidegger, Bultmann et Jaspers ; vous avez choisi une majeure en philosophie et une mineure en théologie et en grec. Comment en êtes-vous venue à choisir ces options ?

ARENDT : Vous savez, j'y ai souvent réfléchi. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai toujours su que j'étudierais la philosophie. Depuis l'âge de quatorze ans.

GAUS : Pourquoi ?

ARENDT : Je lisais Kant. Vous me demanderez : pourquoi Kant ? Pour moi, la question était en quelque sorte : je peux soit étudier la philosophie, soit me noyer. Mais pas parce que je n'aimais pas la vie ! Pas du tout ! Comme je l'ai dit, j'avais ce besoin de comprendre... Le besoin de comprendre est arrivé très tôt. Vous voyez, tous ces livres se trouvaient dans la bibliothèque de la maison ; il suffisait de les sortir des étagères.

GAUS : À part Kant, vous vous rappelez d'autres expériences de lecture ?

ARENDT : Oui. Et en premier lieu, la *Psychologie der Weltanschauungen* (*Psychologie des visions du monde*) de Jaspers, publié, je crois, en 1920. J'avais quatorze ans. Et puis j'ai lu Kierkegaard, et cela allait bien ensemble.

GAUS : C'est là qu'intervient la théologie ?

ARENDT : Oui. Ces deux matières allaient si bien ensemble qu'elles étaient à mes yeux une seule et même chose. Mes seuls doutes portaient sur la façon dont on gère tout cela quand on est juif... Comment on procède. Je n'en avais pas la moindre idée. C'étaient des problèmes difficiles qui se sont alors

résolus d'eux-mêmes. Le grec, c'est une autre histoire. J'ai toujours aimé la poésie grecque. Et la poésie a joué un grand rôle dans ma vie. J'ai donc pris le grec en seconde option. C'était aussi une solution de facilité, puisque je savais déjà le lire !

GAUS : Vous m'impressionnez !

ARENDT : Allons, vous exagérez.

GAUS : Vos dons intellectuels ont été mis si tôt à l'épreuve, madame Arendt. Cela vous a-t-il parfois tenue à l'écart, en tant qu'élève ou jeune étudiante, des relations ordinaires et quotidiennes, de façon douloureuse, peut-être ?

ARENDT : Cela aurait pu être douloureux si j'en avais eu conscience. Mais je pensais que tout le monde était comme ça.

GAUS : Quand avez-vous compris que ce n'était pas le cas ?

ARENDT : Assez tard. Je ne saurais pas vous dire quand exactement. J'en suis gênée. J'étais incroyablement naïve. Cela tenait en partie à la façon dont j'avais été élevée. On ne discutait jamais des notes. C'était considéré comme une attitude inférieure. Toute ambition était tenue pour inférieure. En tout cas, la situation n'était absolument pas claire pour moi. Je l'ai vécue parfois comme une sorte d'étrangeté au milieu des autres.

GAUS : Une étrangeté qui tenait à vous, pensiez-vous ?

ARENDT : Oui, exclusivement. Mais ça n'a rien à voir avec le talent. Je n'ai jamais associé cela au talent.

GAUS : Et cela a parfois abouti à un certain dédain pour les autres dans votre jeunesse ?

ARENDT : Oui, c'est arrivé. Très tôt. Et j'ai souvent souffert d'éprouver ce dédain, en me disant qu'il ne faut pas, qu'on ne doit pas, etc.

GAUS : En quittant l'Allemagne en 1933, vous êtes allée à Paris, où vous avez travaillé pour une organisation qui

essayait d'aider de jeunes Juifs en Palestine. Vous pourriez m'en dire quelques mots ?

ARENDR : Cette organisation emmenait de jeunes Juifs entre treize et dix-sept ans d'Allemagne en Palestine et les hébergeait dans des kibboutz. C'est pourquoi je connais assez bien ces institutions.

GAUS : Et quasiment depuis le début.

ARENDR : Oui, à cette époque, j'avais beaucoup de respect pour elles. Les enfants recevaient une formation professionnelle et une remise à niveau. Parfois, je faisais aussi passer clandestinement des enfants polonais. C'était du travail social et pédagogique classique. Il y avait de grands camps dans le pays où l'on préparait les enfants pour la Palestine en leur donnant des cours, en leur apprenant l'agriculture, et en leur faisant avant tout prendre du poids. Je devais les habiller de la tête aux pieds. Il fallait aussi leur faire la cuisine. Et surtout, nous devions leur trouver des papiers, négocier avec les parents – et avant toute chose trouver de l'argent pour eux. C'était aussi une grande part de mon travail. Je travaillais avec des Françaises. Voilà en gros ce que nous faisons. Vous voulez savoir comment j'ai décidé de me lancer dans ce travail ?

GAUS : Je vous en prie.

ARENDR : Vous voyez, je sortais d'un monde purement universitaire. À cet égard, l'année 1933 m'a laissé une impression durable. Positive d'abord, puis négative. Je devrais plutôt dire négative d'abord, et positive ensuite. Aujourd'hui, les gens ont tendance à penser que les Juifs allemands ont eu un choc en 1933 quand Hitler a pris le pouvoir. En ce qui me concerne, ainsi que les gens de ma génération, je peux dire que c'est un curieux malentendu. Évidemment que la montée de Hitler était une mauvaise chose. Mais c'était politique. Ce n'était pas personnel. Nous n'avions pas besoin que Hitler accède au pouvoir pour savoir que les nazis étaient nos

ennemis ! C'était déjà parfaitement évident depuis au moins quatre ans pour tous ceux qui avaient un grain de bon sens. Nous savions aussi qu'une grande partie du peuple allemand était derrière eux. Cela ne pouvait pas nous choquer ou nous surprendre en 1933.

GAUS : Vous voulez dire que le choc de 1933 est venu du fait que les événements sont passés du politique en général au personnel ?

ARENDT : Pas même cela. Ou cela aussi. Avant tout, le politique en général devenait un destin personnel quand on émigrerait. Ensuite... les amis « se mettaient au pas » ou rentraient dans le rang. Le problème, le problème personnel, ce n'était pas ce que faisaient nos ennemis, mais ce que faisaient nos amis. Dans la vague de *Gleichschaltung* [mise au pas] plus ou moins volontaire – en tout cas, qui ne s'effectuait pas encore sous la pression de la terreur – c'était comme si un vide se formait autour de soi. Je vivais dans un milieu intellectuel, mais je connaissais aussi d'autres gens. Et parmi les intellectuels, la *Gleichschaltung* était la règle, pour ainsi dire. Mais pas chez les autres. Et c'est une chose que je n'ai jamais oubliée. J'ai quitté l'Allemagne dominée par l'idée – bien sûr quelque peu exagérée : plus jamais ! Je ne m'impliquerai plus jamais dans des affaires d'intellectuels. Je ne veux plus rien avoir à faire avec ces gens-là. Et je ne croyais pas alors que les Juifs et les intellectuels Juifs allemands auraient agi autrement le moins du monde si leur situation avait été différente. Je n'y croyais pas. Je pensais que cela tenait à cette profession, au fait d'être un intellectuel. Je parle au passé. Aujourd'hui, j'en sais un peu plus long sur la question...

GAUS : J'allais justement vous demander si vous le pensiez encore.

ARENDT : Plus au même point. Mais je continue à penser qu'il est de l'essence d'un intellectuel de fabriquer des idées sur tout. On n'a jamais blâmé

personne de s'être « mis au pas » parce qu'il devait penser à sa femme ou à son enfant. Le pire, c'est que certains ont cru réellement au nazisme ! Pendant un court moment, et beaucoup pendant un très court moment. Mais cela veut dire qu'ils se faisaient des idées sur Hitler, qui étaient pour certaines terriblement intéressantes ! Des choses totalement fantastiques, et intéressantes et compliquées ! Des choses qui sortaient totalement de l'ordinaire ! Je trouvais cela grotesque. Aujourd'hui, je dirais qu'ils ont été piégés par leurs propres idées. Voilà ce qui s'est passé. Mais à l'époque, ce n'était pas aussi clair pour moi.

GAUS : Et c'est pourquoi il était si important pour vous de sortir des cercles intellectuels pour vous lancer dans un travail pratique ?

ARENDR : Oui. L'aspect positif de cette affaire est le suivant. J'ai compris ce que j'ai exprimé à maintes reprises dans la phrase : si quelqu'un est attaqué en tant que Juif, il doit se défendre en tant que Juif. Pas en tant qu'Allemand, pas en tant que citoyen du monde, pas en tant que partisan des Droits de l'homme, etc. Mais que pouvais-je faire spécifiquement en tant que Juive ? Et puis, pour la première fois, j'avais désormais la ferme intention de travailler avec une organisation. De travailler avec les sionistes. Ils étaient les seuls à être prêts. Cela n'aurait eu aucun sens de se joindre à ceux qui étaient assimilés. En outre, je n'avais jamais eu réellement affaire à eux. Même avant cette époque, je m'étais intéressée à la question juive. Mon livre sur Rahel Varnhagen<sup>1</sup> était terminé quand j'ai quitté l'Allemagne. Le problème des Juifs y joue un rôle. Je l'ai écrit dans cette idée : « Je veux comprendre. » Je ne discutais pas de

---

1. Voir *Rahel Varnhagen. La vie d'une Juive allemande à l'époque du romantisme*, traduit par Henri Plard, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2016 (N.d.É.).

mes problèmes personnels en tant que Juive. Mais à présent, l'appartenance au judaïsme était devenue mon problème, et mon problème était politique. Purement politique ! Je voulais m'impliquer dans le travail pratique, un travail exclusivement et uniquement juif. C'est dans cet état d'esprit que j'ai ensuite cherché du travail en France.

GAUS : Jusqu'en 1940.

ARENDT : Oui.

GAUS : Et puis, au cours de la Seconde Guerre mondiale, vous êtes partie aux États-Unis, où vous êtes à présent professeur de théorie politique, pas de philosophie...

ARENDT : Merci.

GAUS : ... à Chicago. Vous vivez à New York. Votre mari, que vous avez épousé en 1940, est lui aussi professeur – de philosophie – en Amérique. La communauté universitaire, dont vous êtes à nouveau membre après la désillusion de 1933, est internationale. Pourtant, j'aimerais vous demander si vous regrettez l'Europe préhitlérienne, qui ne reviendra jamais. Quand vous venez en Europe, qu'est-ce qui, selon vous, demeure et qu'est-ce qui est irrémédiablement perdu ?

ARENDT : L'Europe préhitlérienne ? Je n'en ai aucune nostalgie, je peux vous le garantir. Ce qui reste ? Il reste la langue maternelle.

GAUS : Et cela veut dire beaucoup pour vous ?

ARENDT : Oui, beaucoup. J'ai toujours refusé en toute conscience de perdre ma langue maternelle. J'ai toujours maintenu une certaine distance vis-à-vis du français, que je parlais alors très bien, ainsi que de l'anglais, que j'écrivais aujourd'hui.

GAUS : C'est la question que je voulais vous poser. Vous écrivez en anglais désormais ?

ARENDT : J'écris en anglais, mais j'ai toujours gardé une sensation de distance vis-à-vis de cette langue. Il y a une énorme différence entre votre langue

maternelle et n'importe quelle autre langue. Pour ma part, je peux exprimer cela de façon très simple : en allemand, je connais une bonne part de la poésie allemande par cœur ; les poèmes sont toujours en quelque sorte au fond de ma tête. Je ne pourrai jamais recommencer cela en anglais. Je fais des choses en allemand que je ne m'autoriserais pas en anglais. Enfin, parfois je les fais aussi en anglais, parce que je me suis améliorée, mais en règle générale je maintiens une certaine distance. La langue allemande est la chose essentielle qui est restée et que j'ai toujours consciemment préservée.

GAUS : Même dans les périodes les plus dures ?

ARENDT : Toujours. Je me suis dit : que faire ? Ce n'était pas la langue allemande qui était devenue folle. Et puis, il n'y a pas de substitut à la langue maternelle. Les gens peuvent oublier leur langue. C'est vrai, je l'ai vu. Certains parlent leur nouvelle langue mieux que moi. Je continue à parler avec un très fort accent, et j'ai souvent des tournures étrangères. Eux peuvent faire toutes ces choses correctement. Mais ils les font dans une langue qui est une enfilade de clichés, parce qu'on perd la créativité qu'on a dans sa propre langue quand on oublie cette langue.

GAUS : Ces cas où la langue maternelle a été oubliée : vous estimez que c'est le résultat d'un refoulement ?

ARENDT : Oui, très souvent. J'ai vu cela chez des gens à la suite d'un choc. Vous savez, ce qui a été décisif n'était pas l'année 1933, du moins pas pour moi. Le moment décisif, c'est le jour où j'ai su pour Auschwitz.

GAUS : Et c'était quand ?

ARENDT : C'était en 1943. Et au début, nous ne l'avons pas cru – même si mon mari et moi avions toujours dit que l'on pouvait tout attendre de ces gens-là. Mais nous n'y croyions pas parce que sur le plan militaire, ce n'était ni nécessaire ni justifié. Mon

mari était un historien militaire, il connaît tout sur le sujet. Il me disait, ne sois pas crédule, n'écoute pas toutes ces histoires. Ils ne peuvent pas aller si loin ! Et puis, six mois plus tard, nous avons fini par y croire, parce que nous en avons eu la preuve. Ça, ce fut le véritable choc. Avant, nous disions : « Bon, on a des ennemis. C'est parfaitement naturel. Pourquoi un peuple n'aurait-il pas d'ennemis ? » Mais ça, c'était autre chose. C'était vraiment comme si un abîme s'était ouvert. Parce que nous vivions dans l'idée que l'on peut faire amende honorable pour tout le reste, comme on peut toujours le faire pour n'importe quoi d'autre à un certain moment en politique. Mais pas pour cela. *Cela n'aurait jamais dû se produire*. Et je ne parle pas seulement du nombre de victimes. Je parle de la méthode, de la fabrication de cadavres, etc. – pas besoin d'entrer dans les détails. Cela n'aurait pas dû être. Il s'est passé ici quelque chose avec quoi il n'y a aucune réconciliation possible. Pour aucun d'entre nous. Sur tout le reste, je dois dire que ce fut parfois assez difficile : nous étions très pauvres, nous étions poursuivis, nous avons dû fuir, il a fallu s'en sortir par n'importe quel moyen, etc. C'était ainsi. Mais nous étions jeunes. Cela m'a même un peu amusée – je ne peux pas le nier. Mais pas ça. Ça, c'était complètement différent. Personnellement, je pouvais accepter tout le reste.

GAUS : J'aimerais à présent entendre en quoi vos opinions sur l'Allemagne d'après-guerre, où vous vous êtes souvent rendue, et où vos principaux ouvrages ont été publiés, ont changé depuis 1945.

ARENDR : Je suis revenue en Allemagne pour la première fois en 1949, au service d'une organisation juive chargée de récupérer des trésors culturels juifs – essentiellement des livres. J'étais pleine de bonne volonté. Mes pensées après 1945 étaient les suivantes : tout ce qui s'est passé en 1933 n'est



vraiment pas grand-chose à la lumière de ce qui s'est passé après. Certes, la déloyauté de certains amis, pour le dire tout net une bonne fois...

GAUS : ... dont vous avez fait vous-même l'expérience...

ARENDT : Bien sûr. Mais si quelqu'un était vraiment devenu nazi et avait écrit des articles là-dessus, il n'avait pas à se montrer loyal vis-à-vis de moi personnellement. Je ne lui adressais plus la parole de toute façon. Il n'avait pas besoin de chercher à me parler, parce qu'en ce qui me concerne, il avait cessé d'exister. Ça, c'est clair. Mais ce n'étaient pas tous des assassins. Il y avait des gens qui étaient tombés dans leur piège, comme je le dis aujourd'hui. Et qui n'avaient pas voulu ce qui est arrivé plus tard. Je me disais donc qu'il devait y avoir une base pour la communication dans l'abîme d'Auschwitz, précisément. Et c'était vrai pour de nombreuses relations personnelles. Je me suis disputée avec des gens ; je ne suis pas particulièrement aimable, ni toujours très polie : je dis ce que je pense. Mais d'une manière ou d'une autre, j'ai pu me raccommoier avec beaucoup de gens. Je vous l'ai dit, tous ceux-là n'étaient que des gens qui s'étaient engagés dans le nazisme pour quelques mois, au pire pour quelques années ; ce n'étaient ni des meurtriers ni des informateurs. C'étaient ces gens qui « se faisaient des idées » sur Hitler. Mais l'expérience la plus forte quand on revient en Allemagne – à part l'expérience de reconnaissance, qui est toujours le nœud de l'intrigue dans la tragédie grecque – c'est celle d'une violente émotion. Et puis, il y avait l'expérience d'entendre parler allemand dans les rues. Pour moi, c'était une joie indescriptible.

GAUS : Ce fut là votre réaction à l'occasion de votre retour en 1949 ?

ARENDT : Plus ou moins. Aujourd'hui que les choses sont remises sur les rails, la distance que je ressens

est encore plus grande qu'avant, quand je ressentais les choses dans cet état de très forte émotion.

GAUS : Parce que la situation ici est revenue trop vite à la normale, selon vous ?

ARENDR : Oui. Et souvent à une normale avec laquelle je ne suis pas d'accord. Mais je ne m'en sens pas responsable. Je vois tout cela de l'extérieur, désormais. Ce qui veut dire que je suis bien moins impliquée que je ne l'étais à l'époque. C'est peut-être à cause du temps qui a passé. Quinze ans, tout de même, ce n'est pas rien !

GAUS : Vous êtes beaucoup plus indifférente ?

ARENDR : Distante... Indifférente, c'est trop dire. Mais il y a bien une distance, en effet.

GAUS : Madame Arendt, votre livre sur le procès d'Eichmann à Jérusalem est paru cet automne en Allemagne fédérale. Depuis sa publication en Amérique, cet ouvrage a suscité de violentes discussions. Du côté juif, notamment, on a soulevé des objections, dont vous dites qu'elles sont en partie fondées sur des malentendus et en partie sur une campagne politique intentionnelle. Mais surtout, les gens ont été offensés par la question que vous avez soulevée : dans quelle mesure faut-il blâmer les Juifs pour leur acceptation passive des meurtres de masse allemands, et jusqu'à quel point la collaboration de certains conseils juifs constitue-t-elle une sorte de culpabilité qui leur est propre ? Quoi qu'il en soit, pour faire un portrait de Hannah Arendt, il faut poser un certain nombre de questions sur ce livre. Commençons par là : la critique selon laquelle votre livre témoigne d'un manque d'amour pour le peuple juif est-elle douloureuse pour vous ?

ARENDR : Avant tout, je dois vous dire en toute amitié que vous êtes vous-même victime de cette campagne. Nulle part dans mon livre je n'ai reproché au peuple juif son absence de résistance. Quelqu'un

d'autre s'en est chargé au procès d'Eichmann, et c'est M. Haussner, du bureau du procureur israélien. J'ai qualifié ces questions adressées aux témoins à Jérusalem de stupides et cruelles.

GAUS : J'ai lu le livre. Je sais cela. Mais certaines des critiques qui vous sont adressées portent sur le ton que vous avez adopté dans plusieurs passages.

ARENDT : Eh bien, c'est une autre question. Que puis-je dire ? En outre, je n'ai rien envie de dire. Si les gens pensent qu'on ne peut écrire sur ces sujets qu'en toute solennité... Vous voyez, il y a des gens qui prennent mal – et je peux le comprendre – que je puisse encore rire, par exemple. Mais je pensais réellement qu'Eichmann était un bouffon. Laissez-moi vous dire ceci : j'ai lu les minutes de l'enquête de police à son sujet, trois mille six cents pages, je les ai lues très attentivement, et je ne sais pas combien de fois j'ai ri – j'ai éclaté de rire ! Les gens ont très mal pris cette réaction. Je n'y peux rien. Mais je sais une chose : trois minutes avant une mort certaine, je serai sûrement encore en train de rire. Et c'est là, disent-ils, le ton adopté. Le ton dans ce cas est vraiment la personne. Quand les gens me reprochent d'accuser le peuple juif, c'est un mensonge malveillant, ce n'est rien d'autre que de la basse propagande. Mais le ton que j'adopte, c'est une objection contre moi personnellement. Et je n'y peux rien.

GAUS : Vous êtes prête à en subir les conséquences ?

ARENDT : Oui, tout à fait. Qu'y puis-je ? Je ne peux pas dire aux gens : vous me comprenez mal, et voilà en vérité ce qui se passe dans mon cœur. C'est ridicule.

GAUS : À cet égard, j'aimerais revenir sur l'une de vos déclarations personnelles. Vous avez dit : « Je n'ai jamais de toute ma vie "aimé" un peuple ou un groupe collectif, qu'il s'agisse des Allemands, des Français, des Américains ou de la classe ouvrière, ni rien de cette sorte. Je n'aime en fait que mes amis, et le seul type d'amour que je connaisse et auquel je

croie est l'amour pour des personnes. En outre, cet "amour des Juifs" me semblerait, étant juive moi-même, passablement suspect<sup>1</sup>. » Puis-je vous demander quelque chose ? En tant qu'être politiquement actif, l'homme n'a-t-il pas besoin d'un engagement à un groupe, un engagement que l'on peut alors dans une certaine mesure qualifier d'amour ? Vous ne craignez pas que votre attitude à cet égard puisse être politiquement stérile ?

ARENDT : Non. Je dirais même que c'est l'autre attitude qui est politiquement stérile. En premier lieu, appartenir à un groupe est une situation naturelle. Vous appartenez à un groupe quelconque à votre naissance, toujours. Mais appartenir à un groupe au sens où vous l'entendez, c'est-à-dire rejoindre ou former un groupe organisé, est une chose totalement différente. Ce type d'organisation indique une relation au monde. Les gens qui s'organisent ont en commun ce que l'on appelle ordinairement des intérêts. La relation personnelle directe, où l'on peut parler d'amour, existe bien sûr avant tout dans le véritable amour, et elle peut exister aussi dans une certaine mesure dans l'amitié. Là, on s'adresse directement à une personne, indépendamment de sa relation au monde. Ainsi, des gens appartenant à des organisations complètement opposées peuvent encore être des amis personnels. Mais si vous confondez toutes ces choses, si vous amenez l'amour à la table des négociations, je trouve cela désastreux, pour le dire sans fard.

GAUS : Cela vous paraît apolitique ?

ARENDT : Je trouve cela apolitique. Je trouve que c'est une perte de monde. Et je trouve réellement

---

1. Lettre de Hannah Arendt à Gershom Scholem, 24 juillet 1963 [voir Gershom Scholem, *Fidélité et utopie. Essais sur le judaïsme contemporain* traduit par Marguerite Delmotte et Bernard Dupuis, Paris, Calmann-Lévy, 1978, p. 223, traduction modifiée (N.d.É.)].

que c'est un grand désastre. J'admets que le peuple juif est un exemple classique d'un peuple « dépourvu de monde » qui s'est maintenu sur des milliers d'années...

GAUS : « Monde » au sens où vous l'entendez, en tant qu'espace du politique.

ARENDT : En tant qu'espace du politique.

GAUS : Les Juifs étaient donc un peuple apolitique ?

ARENDT : Je ne dirais pas exactement cela, car bien sûr, les communautés étaient aussi politiques dans une certaine mesure. La religion juive est une religion nationale. Mais le concept du politique n'était manié qu'avec de grandes réserves. Cette perte de monde dont le peuple juif a souffert en étant dispersé, et qui – comme pour tous les peuples parias – a généré une chaleur particulière entre ceux qui y appartenaient, a changé quand l'État d'Israël a été fondé.

GAUS : Est-ce que quelque chose a été perdu alors, quelque chose que vous regrettez ?

ARENDT : Oui, on paie la liberté au prix fort. L'humanité spécifiquement juive signifiée par leur perte de monde était une très belle chose. Vous êtes trop jeune pour avoir connu cela. Mais c'était une chose très belle, cette façon d'être en dehors de tous les liens sociaux, cette totale ouverture d'esprit et cette absence de préjugés que j'ai connue, surtout avec ma mère, qui l'exerçait aussi vis-à-vis de toute la communauté juive. Bien sûr, beaucoup de choses ont été perdues avec la fin de tout cela. On paie pour la libération. J'ai dit un jour dans mon discours sur Lessing<sup>1</sup>...

GAUS : À Hambourg en 1959...

ARENDT : Oui, je disais que « cette humanité [...] n'a encore jamais survécu à l'heure de la libération, de la

---

1. Voir « De l'humanité dans de "sombres temps". Réflexions sur Lessing », in *Vies politiques*, Paris, Gallimard, 1986 (N.d.É.).

liberté, pas même d'une minute ». Et vous voyez, cela nous est arrivé à nous aussi.

GAUS : Vous n'aimeriez pas revenir en arrière ?

ARENDR : Non. Je sais qu'il y a un prix à payer pour la liberté. Mais je ne peux pas dire que je sois contente de le payer.

GAUS : Madame Arendt, estimez-vous que c'est votre devoir de publier ce que vous apprennent la spéculation philosophico-politique ou l'analyse sociologique ? Ou y a-t-il des raisons de garder le silence sur certaines choses dont vous avez connaissance ?

ARENDR : Oui, c'est un problème très difficile. C'est au fond la seule question qui m'ait intéressée dans toute la controverse à propos du livre sur Eichmann. Mais c'est une question qui n'a jamais été soulevée avant que je l'aborde. C'est la seule question sérieuse – tout le reste n'est que pure propagande. Donc, *fiat veritas, et pereat mundus*<sup>1</sup> ? Mais le livre sur Eichmann ne touchait pas *de facto* à ces questions. Ce livre ne met vraiment en péril les intérêts légitimes de personne. On s'est seulement imaginé qu'il le faisait.

GAUS : Vous devez laisser la question de ce qui est légitime ouverte à la discussion.

ARENDR : Oui, c'est vrai. Vous avez raison. La question de ce qui est légitime reste ouverte à la discussion. J'entends sans doute par « légitime » autre chose que ce qu'entendent les organisations juives. Mais supposons que des intérêts réels, que même moi je reconnais, soient en jeu.

GAUS : Pourrait-on alors taire la vérité ?

ARENDR : Aurais-je pu me taire ? Oui ! C'est certain, j'aurais pu l'écrire... Mais voyez, quelqu'un m'a posé cette question : si j'avais anticipé ceci ou cela, n'aurais-je pas écrit le livre sur Eichmann autrement ? J'ai répondu : non. J'aurais affronté l'alternative :

---

1. Que la vérité soit dite, dût le monde en périr (*N.d.T.*).

écrire ou ne pas écrire. Parce qu'on peut aussi tenir sa langue.

GAUS : Oui.

ARENDT : On n'a pas toujours besoin de parler. Mais à présent nous en arrivons à la question de ce qu'on appelait au XVIII<sup>e</sup> siècle les « vérités factuelles ». C'est vraiment une question de vérités factuelles. Ce n'est pas une question d'opinions. Les sciences historiques dans les universités sont les gardiennes des vérités factuelles.

GAUS : Elles n'ont pas toujours excellé dans ce rôle.

ARENDT : Non. Elles se délitent. Elles sont contrôlées par l'État. On m'a rapporté la remarque d'un historien à propos d'un livre sur l'origine de la Première Guerre mondiale : « Je ne laisserai jamais cette chose abîmer le souvenir d'une époque aussi exaltante ! » Voilà un homme qui ne sait pas qui il est – mais c'est sans importance. Il est *de facto* le gardien de la vérité historique, de la vérité des faits. Et nous savons combien ces gardiens sont importants par l'histoire bolchevique, par exemple, qui est réécrite tous les cinq ans et où les faits restent inconnus : par exemple, qu'il a existé un certain M. Trotski. Est-ce cela que nous voulons ? Est-ce cela qui intéresse les gouvernements ?

GAUS : Ils pourraient avoir cet intérêt. Mais en ont-ils le droit ?

ARENDT : En ont-ils le droit ? Ils ne semblent pas le penser eux-mêmes – sinon ils ne toléreraient même pas qu'il existe des universités. Donc, même les États s'intéressent à la vérité. Je ne parle pas de secrets militaires – c'est encore autre chose. Mais ces événements remontent en gros à une vingtaine d'années. Pourquoi ne dirait-on pas la vérité ?

GAUS : Peut-être parce que vingt ans, c'est encore trop court ?

ARENDT : C'est ce que disent beaucoup de gens ; d'autres disent qu'au bout de vingt ans, il n'est plus